

## Le désir de lire-écrire

Francis ANDRIEUX – *Centre de Recherche, d'Analyse, de Formation au Travail social*  
Professeur émérite de l'Université de Strasbourg

*En guise d'introduction, je propose au lecteur un court passage d'une lettre que m'a écrite ma petite nièce (je suis un grand oncle privilégié), terminant sa classe de 4<sup>ème</sup> et toute à la joie des vacances qui commençaient. Elle écrit: «Enfin je vais pouvoir lire...». Avec cette simple phrase, nous sommes conduits d'un coup au cœur du débat sur les causes de l'illettrisme. Cet «enfin je vais pouvoir lire» nous situe très exactement au plein centre de ce que j'ai désigné comme 'le désir du lire-écrire'. Prend forme ici ce désir de lire, cette ouverture sur ces instants magiques qui m'ouvrent aux horizons les plus divers, aux paysages les plus anodins comme les plus invraisemblables de la science-fiction, aux découvertes de ces autres moi-même qui se bousculent dans tous ces personnages que chaque roman projette dans ma vie.*

«Enfin, je vais pouvoir lire...» Cette phrase rend heureusement caduques bien des horreurs pédagogiques que l'on peut entendre. Elle me ramène à ma propre histoire, quand à l'école, venait ce moment redouté où celui que désignait la 'maîtresse' devait lire les grands panneaux qui annonçaient les différents possibles d'un mot: nom, verbe, et surtout, celui qui nous terrorisait tous 'adjectif qualificatif'. Et je me souviens de ce jour, encore proche de la rentrée, où je fus désigné pour lire ces panneaux, et où ma petite culotte fut mouillée quand vint l'instant redouté de lire à haute voix le mot 'adjectif qualificatif'. Mais c'était en 1930, et il y avait par ailleurs beaucoup d'autres bonheurs auxquels ouvrait l'école dans cette découverte des autres, du 'Nous' (enfants, élèves, copains...), et aussi découverte des livres qui renfermaient ces histoires que nous racontait la maîtresse, et parfois aussi nos parents...

Nous oublions parfois un peu trop vite le temps d'où nous venons, car pendant des millénaires l'écriture n'existait pas, mais tant d'autres 'signes' réclamaient vigilance pour déchiffrer les signes du ciel, attention

pour écouter les signes de la nuit, proximité pour se parler l'un l'autre, pour découvrir le 'Nous' qui restait le vrai et parfois l'unique signe de l'humain, de cette humaine présence qui donnait réalité au bonheur du feu qui rassemblait, tandis qu'au-delà des frontières du clan régnait cet espace à la fois tentateur et maudit du 'sacré', cet infini d'au-delà de la frontière où les mots perdaient leur sens et leur proximité.

Il n'est pas très loin non plus, c'était en 1830, ce temps où 57% des conscrits ne savaient ni lire, ni écrire. Mais qui s'en émouvait? Et plus près de nous encore, en 1935, quand la moitié des élèves quittaient l'école primaire à 12 ans sans avoir obtenu le 'certificat' (le CEP, Certificat d'Etudes Primaires), qui criait au scandale? Et plus près encore, au temps des Trente Glorieuses, quand, après la guerre, les charters empruntaient le chemin que nos gouvernants actuels voudraient rendre obligatoires, mais dans le sens inverse, car alors c'était de l'Afrique vers l'Europe pour fournir aux chaînes de fabrication la main-d'œuvre nécessaire. Ce temps où le 'savoir' était mal considéré par les dirigeants d'entreprise. Moins on en savait et mieux c'était pour accomplir les gestes répétitifs exigés par l'organisation scientifique du travail (OST ou Taylorisme). Pour les entreprises des Trente Glorieuses, c'est le non-savoir qui était la norme parmi les OS (ouvriers spécialisés), cette population la plus nombreuse, car grâce à ce non-savoir, on évitait menaces, déviances, revendications, grèves. Hier, l'illettrisme n'existait pas et la question des populations illettrées ne se posait donc pas.

N'oublions jamais que le propre de l'humain c'est, depuis toujours, le langage. Et même si, à travers le monde et le temps, les hommes ont créé des centaines de 'langues', il n'en demeure pas moins que ces centaines de langues se réfèrent à un langage commun, comme une 'langue mondiale', prenant forme à travers des expressions multiples dont chaque 'langue' est un exemple.

Peu importe donc le nombre et la variété des 'signifiants' (des mots, des règles propres à chaque culture),

l'important reste ce 'signifié' qui fait le bonheur des 'traducteurs' qui savent si bien faire applaudir, par exemple, un discours qui, sans eux, nous serait resté fermé, étranger, mais prend sens grâce à eux.

Revenons à l'essentiel. Comme l'oral, l'écrit se compose d'un ensemble de signes qui, comme tous les signes, réclament d'être interprétés pour prendre sens. L'écrit ne représente donc qu'un système de signes parmi bien d'autres. Or y a-t-il un seul être au monde pour qui les signes, dans leur diversité, n'auraient aucun sens? Tous les humains, quels que soient leur âge, leur langue, leur culture, leurs ignorances ou leurs savoirs, tous, absolument tous savent interpréter cette infinie diversité des signes qui ne cessent d'emplir nos vies: il y a les signes que sont les bruits familiers, il y a le sourire de ceux que nous rencontrons, ou, de manière plus intime, le bonheur qui se découvre sur le visage de celui ou celle que nous aimons, et la tendresse, ou le désir qui, dans l'au-delà des mots, disent si bien l'impatience et l'attente. Mais il y a aussi ces autres signes qui disent, et parfois si fort, les bouderies, la haine, l'exécration, le rejet, le refus.

Nous sommes donc environnés de signes et contraints, de ce fait, à ce travail d'interprétation qui construit notre vie sur cette herméneutique (cette interprétation) du quotidien. Ainsi chaque mot, dans l'écrit, représente un assemblage, signifiant-signifié, quelque chose est là, présent, mais qui ne prendra signification pour moi qu'à travers ce difficile moment de l'interprétation.

Et cela reste vrai quels que soient les multiples usages auxquels chaque mot se réfère. Les mots outils nous désignent la réalité; les mots savants expliquent cette réalité; les mots qui règlementent permettent la vie commune; les mots qui caressent disent de tant de manières le possible de l'amour. Il y a aussi les mots qui s'essaient à dire l'indicible, lorsque le langage bute sur ces frontières qui nous enserment et nous mènent jusqu'aux limites du langage, et qui, malgré ces frontières, s'essaient à pénétrer au cœur du mystère que toutes les religions, depuis toujours, se sont efforcées de nommer: Dieu, Révélation, Résurrection et tant d'autres.

Car, et c'est là une bien étrange caractéristique de l'humain, oui, avec les mots, la mort n'existe plus... Les mots sont présents depuis l'origine de l'humain et ils dureront encore et encore. Les mots sont et res-

tent des 'vivants'; tant qu'ils existent, la mort reste au dehors de ce possible des mots qui dit 'l'humain' dans l'infinie variété de son histoire.

Les mots sont des 'vivants', et leur maison c'est ou la 'bouche' qui dit les mots, ou le 'papier' qui reçoit ces mots dans l'écriture, ou la 'parole', ou 'l'écrit'. Ils se trouvent 'bien' quelle que soit la maison qu'ils ont choisie. Et les mots ont un sexe (féminin ou masculin); et certains, comme les adjectifs, ont même l'âme sentimentale car rien de plus souple et de plus docile que le sexe des adjectifs qui s'accordent toujours avec le nom qu'ils qualifient. Il y a même des mots 'interdits au moins de 16 ans', je veux dire des mots en 'x', ces mots qui procurent l'éros au-delà des limites supportables: bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou.

C'est justement parce que les mots sont des 'vivants' qu'on va retrouver en eux les mêmes qualifications que ceux concernant le 'Désir'. N'oublions pas que, à l'origine, Eros est le nom d'un Dieu, du Dieu de l'Amour, de ce Dieu présent, invinciblement présent au cœur des images qui nous aident, maintenant et ici, à préciser ce qu'il en est du langage et de l'écrit. Ne dit-on pas: 'dévorer' un texte, 'avoir soif' de connaître la suite et, plus précisément, envie de 'pénétrer' un texte, et aussi 'jouir' d'un texte, surtout quand le langage se fait amoureux ou poétique et que les mots ou les textes jouissent entre eux et qu'alors ils réjouissent leur auteur ou leur lecteur?

Mais attention, emprunter au 'désir' (à l'Eros) certains qualificatifs du langage ou du texte ne signifie pas le possible du 'n'importe quoi'. Pour le langage, comme pour l'écrit, il y a des règles; et donc le simple assemblage ne suffit pas, sinon dans le bonheur du dictionnaire. Il y a des règles pour parler comme pour écrire, comme il y a des recettes de cuisine, des obligations d'harmonie dans la musique, et aussi des caresses pour ouvrir le chemin du possible de l'amour...

Nous sommes là au cœur des exigences de la parole et de l'écrit. Car, ces règles, ces obligations doivent naître du désir lui-même. Ainsi il n'y a pas d'abord 'apprentissage' (plus ou moins lent, long, pénible) et puis, ensuite, bonheur de l'écoute ou du lire.

Soyons persuadés au contraire que langage et lecture se découvrent au cœur d'apprentissages similaires,

c'est-à-dire avec les mêmes tâtonnements, les mêmes approximations qui bottent les fesses à tous ces linguistes, et aussi parfois à ces pédagogues qui prétendent savoir comment s'enseignent et donc s'apprennent le langage et l'écrit.

En dehors de toute prétention pédagogique et encore moins linguistique, à partir de mon expérience d'enfant, puis de père, et de grand-père, à partir aussi de cette expérience irremplaçable de celui qui cherche à comprendre les difficultés nombreuses de ceux qui sont en charge des apprentissages de la parole et de l'écrit, il m'apparaît trois chemins possibles pour ceux qui portent ces lourdes responsabilités afin que chacun, grand ou petit, et d'où qu'il vienne, puisse participer au bonheur de lire et d'écrire.

Et d'abord: cet axiome premier de la pédagogie que j'énonce de la manière suivante: pour apprendre le chinois à Cunégonde, il importe d'abord de bien connaître... Cunégonde (bien sûr!). Or nous oublions toujours (souvent en tout cas) que celui qui est là pour apprendre est, d'abord et avant tout, un être fait de désir, d'attente, de confiance aussi. Et, quand il s'agit d'enfants, n'oublions jamais qu'ils sont de vrais enfants, c'est-à-dire des êtres câlins, rieurs, expressifs, 'clowns', indisciplinés, turbulents, imprévisibles, appliqués, provocateurs, conquérants, 'baragouineurs', querelleurs, imaginatifs, inventifs, et donc aussi des êtres vulnérables qui révèlent leur détresse, leur souffrance, et leur insécurité affective. Ce qui signifie aussi que, dans le mystère de ce lien qui se tisse entre celui qui enseigne et celui qui apprend, c'est, d'abord et avant tout, l'amour des mots, prononcés ou écrits, que porte en lui celui qui enseigne, qui ouvrira

tout normalement la porte du désir et du plaisir de lire pour celui qui apprend.

Premier chemin donc de toute pédagogie concernant l'enfant ou l'adulte: accueillir, comprendre, aimer ce que l'autre nous offre dans son désir d'apprendre.

Il y a peut-être un 2<sup>ème</sup> chemin qui



prend forme dès l'enfance, soit en famille, soit à la crèche ou à l'école, et qui se diversifie dans les histoires qu'enfant, nous ont racontées nos parents (ou grands-parents), et qu'adulte, nous avons racontées à nos propres enfants, et aussi ces histoires qui deviennent le meilleur support pédagogique des apprentissages liés à la lecture et à l'écriture. Il faut relire ici l'œuvre merveilleuse de Daniel Pennac *Comme un roman* dont chaque page recèle des trésors qui illuminent ce moment, pourtant difficile, où les signes doivent prendre sens dans ces actes premiers que sont la lecture ou l'écriture.

A travers les pages de Daniel Pennac, on découvre que le véritable apprentissage de la lecture, c'est-à-dire le désir de lire, se construit jour après jour dans le bonheur des histoires racontées, et auxquelles il ne faut rien changer, ces histoires dont nous savions, enfant, qu'elles existaient dans ce qu'on appelait autour de nous 'les pays du livre d'histoires', et que nous savions presque par cœur, bien avant d'en découvrir ces étranges amalgames qui deviendraient bientôt, pour nous, des histoires, puis des romans, puis des lettres écrites et reçues, où se découvrirait l'amour de cet autre si vivant en moi. Il s'agit donc de s'efforcer à découvrir les nouveaux chemins qui ouvrent peut-être au bonheur de lire, ces étranges 'lucarnes' faites d'images et de sons, les mêmes pour tous...

Soyons persuadés que chaque fois que nous nous souvenons d'un poème, d'une histoire, appris dans l'enfance ou découvert au cœur de la vie, ce sont tous ceux qui ont fait, comme nous, la même découverte et le même effort d'apprendre, et puis de réciter ou de chanter, qui deviennent présents et nous emmènent dans le bonheur de ces textes qui demeurent en nous.

Vous l'avez compris, ces différents chemins ont leur origine dans ce désir de lire-écrire, ce sourire de l'Eros pour que l'écrit prenne sens et devienne base et fondement de notre plaisir, dans la solitude ou le partage. Il y a peut-être aussi un 3<sup>ème</sup> chemin découvert dans une séance de travail avec les promoteurs d'un groupe qui s'appelle *L'Atelier* à Strasbourg, et qui est préoccupé de l'ouverture au lire-écrire de ceux que les exigences du social ont conduit vers eux.

Pour cette séance de travail, ils disposaient d'une cassette racontant comment des Harkis (des Algériens ayant dû quitter leur pays pour avoir combattu auprès des Français pendant la guerre d'Algérie), se sont débrouillés pour entrer dans l'écrit, comme ils le pouvaient, et seuls le plus souvent. Dans cette cassette, qui a pour titre *Des apprentis sans école*, on découvre un de ces Harkis le jour où il reçoit une lettre de sa famille (lettre écrite par un 'écrivain public'). Avant même de s'essayer à lire, il sait que sa femme et ses enfants sont là, présents, dans cette lettre qui, d'un coup, anéantit l'absence, ou du moins la rend supportable. L'écrit apparaît ici, même si lui ne sait pas le dire (il ne sait pas le dire mais il le vit) comme une présence annoncée (et vous le savez bien, vous qui avez déjà écrit tant de lettres). Sa femme, ses enfants ne sont pas là, mais cette lettre les rend présents à travers ces signes que sont les mots qu'il s'efforce de lire, en tâtonnant. Et devant le formateur qui lui propose son aide, il a cette phrase prononcée avec un grand sourire : « *Oh, pour apprendre à lire, il faut d'abord aimer lire* ». Vérité première découverte par ce Harki avec sa lettre déjà chiffonnée, comme si ses mains allaient lui découvrir le secret des mots qui sont écrits là. D'abord 'aimer lire', car 'aimer lire' prend place avant 'savoir lire'. Et c'est cela l'important. Ce Harki nous donne la plus étonnante et merveilleuse règle de toute pédagogie : d'abord conduire dans l'amour, l'amour de lire, que ce soit par une chanson, ou par une histoire racontée, ou par ces bavardages merveilleux qui nous permettent de raconter, et raconter encore, les mille possibles de la vie. Toujours, toujours partir de ce qui est aimé. Je n'ai pas d'autre ouverture pédagogique que celle-là. Découvrez ces chemins d'amour pour qu'aimer lire ouvre toutes grandes les portes, difficiles à passer, c'est vrai, mais portes ouvertes sur les possibles du lire et de l'écrire. Souvenez-vous : c'est un Dieu, Eros, lui-même qui préside à tous nos apprentissages.

Je m'arrête ici en souhaitant que tous les apprenants que vous rencontrerez, grands ou petits, découvrent, à travers vous, le désir et l'amour de lire, le désir et l'amour d'écrire.